

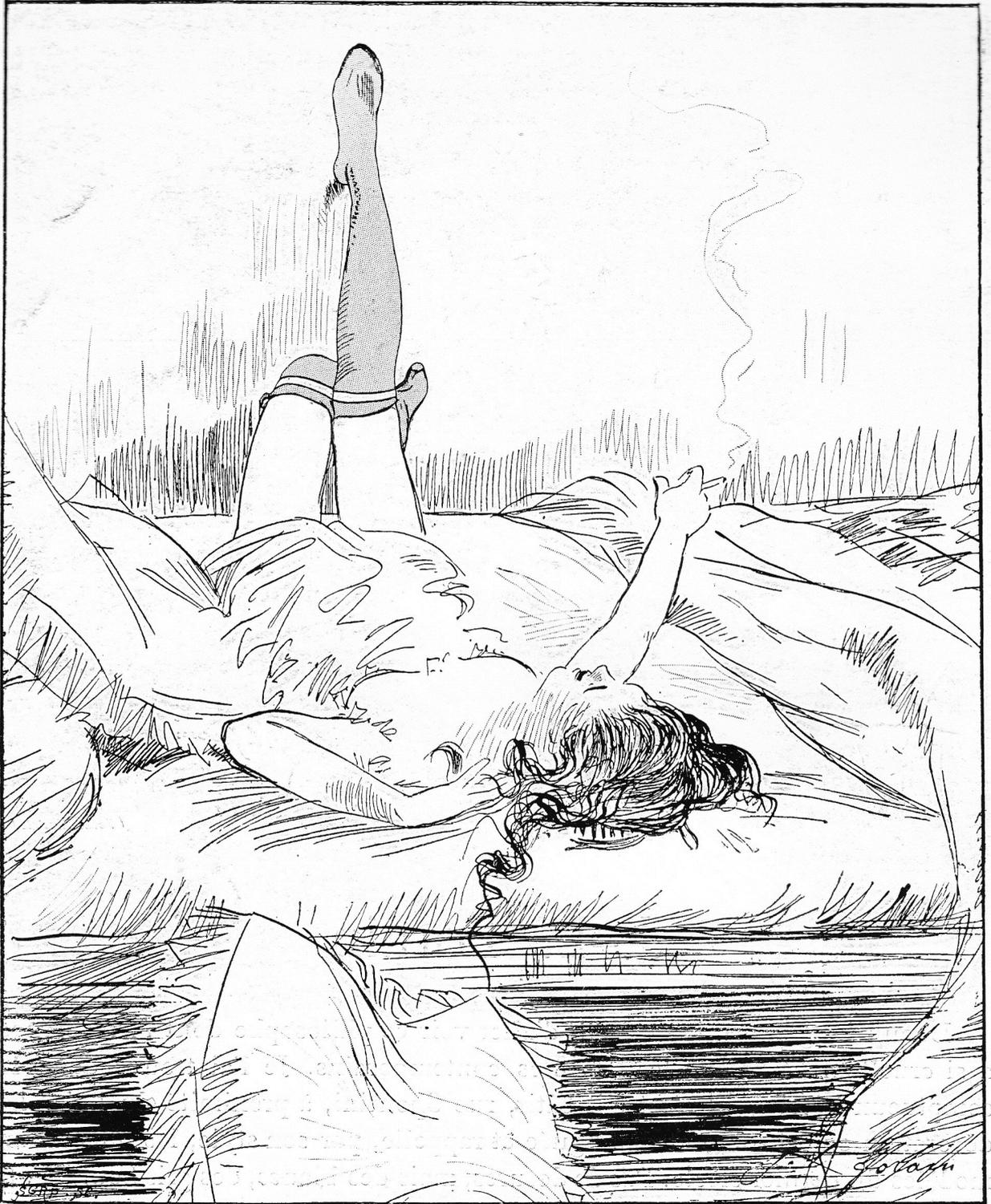


J.-L. Forain

Depuis longtemps, je méditais d'aller voir ce philosophe dont l'irrévérence a si cruellement bafoué les ridicules contemporains. Je l'ai trouvé dans le somptueux hôtel qu'il s'est fait bâtir, rue Spontini, à proximité du Bois. La décoration en est sobre et distinguée et rappelle, par son style, les plus beaux modèles du dernier siècle. Pas de dorures, mais des blancs, des gris Louis XVI, s'alliant aux vivacités du cuivre et aux harmonies des vieilles soies. L'ensemble est d'une douceur exquise. On se demande comment l'homme qui réside en ce logis peut laisser tomber de son crayon et de sa plume des jugements si amers. C'est une illusion de croire que les moralistes doivent habiter



J.-L. FORAIN



(Gourrier-Français.)

Enfin seule!

une mansarde. Il n'est pas nécessaire qu'ils vivent dans la pauvreté. Il suffit qu'ils l'aient connue. Et c'est le cas de M. Forain.



(Revue Illustrée)

AU LOUVRE

... Ce n'est pas encore dans ces caves-là que tu trouveras un mari!

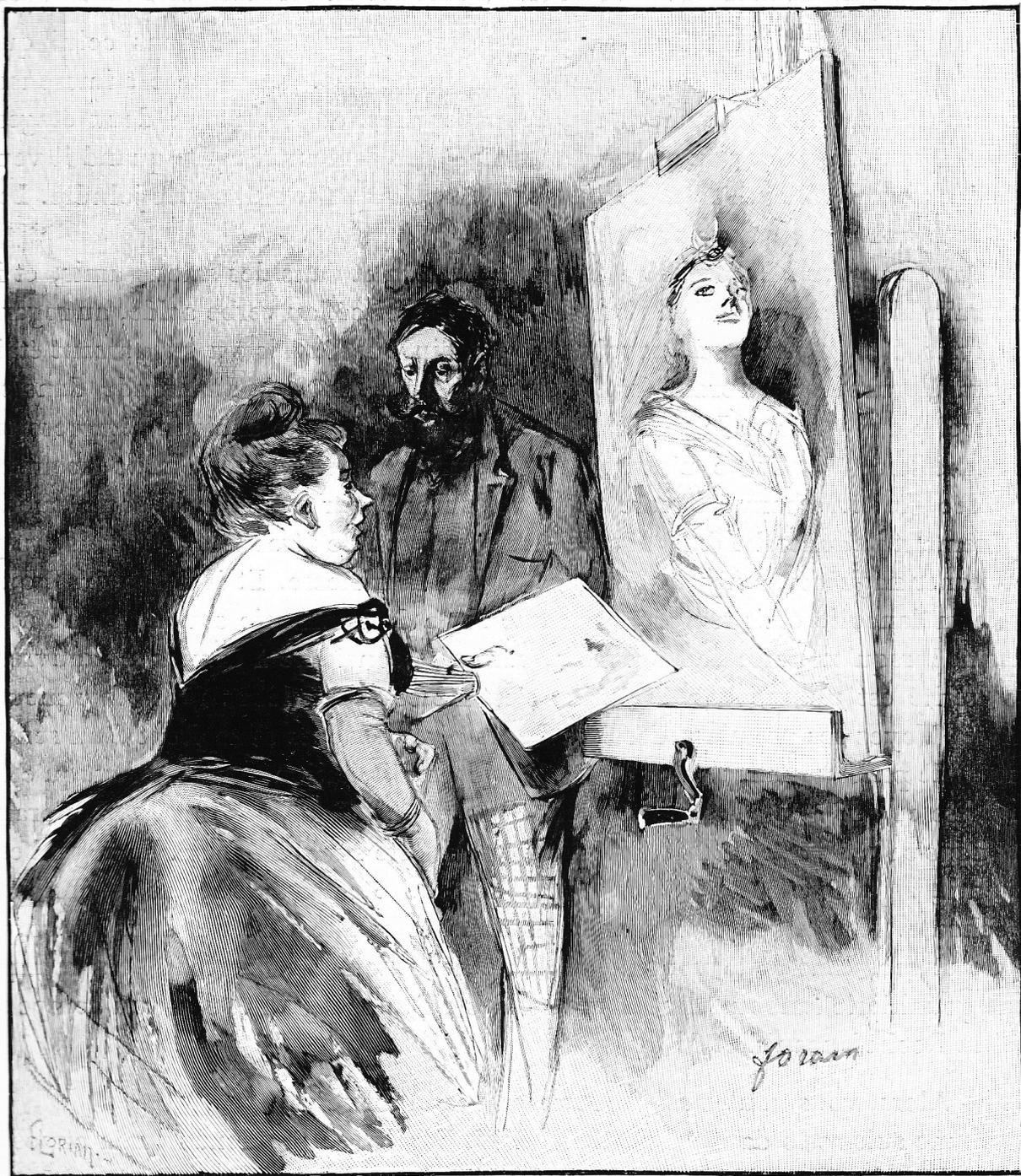
Ayant gravi les marches d'un superbe escalier en fer forgé et admiré l'atelier où Mme Forain exécute ses jolis pastels, je suis arrivé dans celui que l'artiste occupe lui-même au faîte de son immeuble. La pièce est immense, encombrée de toiles, de chevalets, de paperasses, et divisée en deux étages, par une sorte de balcon ou de soupenle, où le dessinateur se retire quand il veut s'isoler ou travailler à l'aise. C'est en ce petit coin que je suis allé le joindre. Les cigarettes allumées, nous avons causé.

J'avais aperçu M. Forain au foyer de l'Opéra et dans des salons amis, et il m'avait laissé la vision d'un homme maigre, hérissé, au verbe acide, au regard mauvais. J'étais curieux de savoir si le Forain que j'avais vu en passant était le vrai Forain ou un Forain factice, seroidissant vis-à-vis du monde dans sa naturelle « roserie ». Je dois dire que tout de suite cette ancienne impression s'est modifiée; le satiriste m'est apparu avec une physionomie détendue et comme apaisée. J'ai été charmé, encore qu'un peu surpris, par l'abandon de son accueil; vainement j'ai cherché dans son œil noir le rayon de férocité que j'avais cru y discerner naguère: je n'y ai remarqué que de la tristesse. Et il m'a semblé que cette mélancolie était tempérée par une sorte de bonhomie souriante. Ce mot étonne lorsqu'on parle de M. Forain, car on le considère à travers ses œuvres. La vérité est qu'une bonté relative s'est mêlée dès le début à sa verve meurtrière. Voyez ses premiers dessins. Leurs pires audaces s'inspirent d'un sentiment de pitié pour les vaincus de la vie et d'irritation contre ceux qu'elle favorise et qui jouissent égoïstement de ses biens. Tout le talent de M. Forain est dans ce contraste, et l'on dirait qu'il se reflète sur son visage. Le regard est attentif, aigu, froidement observateur; la bouche est ironique, mais non pas méchante. Il y a du gamin de Paris dans cette tête osseuse, dans ce corps agile et sec, dans cette voix où de certaines intonations introduisent comme une gouaillerie faubourienne. L'auteur des « Temps difficiles » est un composé de La Rochefoucauld et de Gavroche.

— Alors, vous voulez savoir comment ça m'est venu ?

Je me suis assis dans un fauteuil et M. Forain, se promenant, m'a exposé, entre deux bouffées de tabac, ses aventures.

Il est sorti du peuple. Son père exerçait la profession de peintre en bâtiments et il était appelé à suivre cette carrière, mais c'est un autre genre de peinture qui l'attirait. Dès qu'un bout de papier lui tombait entre les mains, il crayonnait des bonshommes et montrait une grande répugnance à étendre sur les murs des couleurs unies et rien dessus. On décida de l'envoyer à l'école et de faire de lui



C'est déjà ressemblant! Il n'y a que vous pour peindre les femmes du monde!

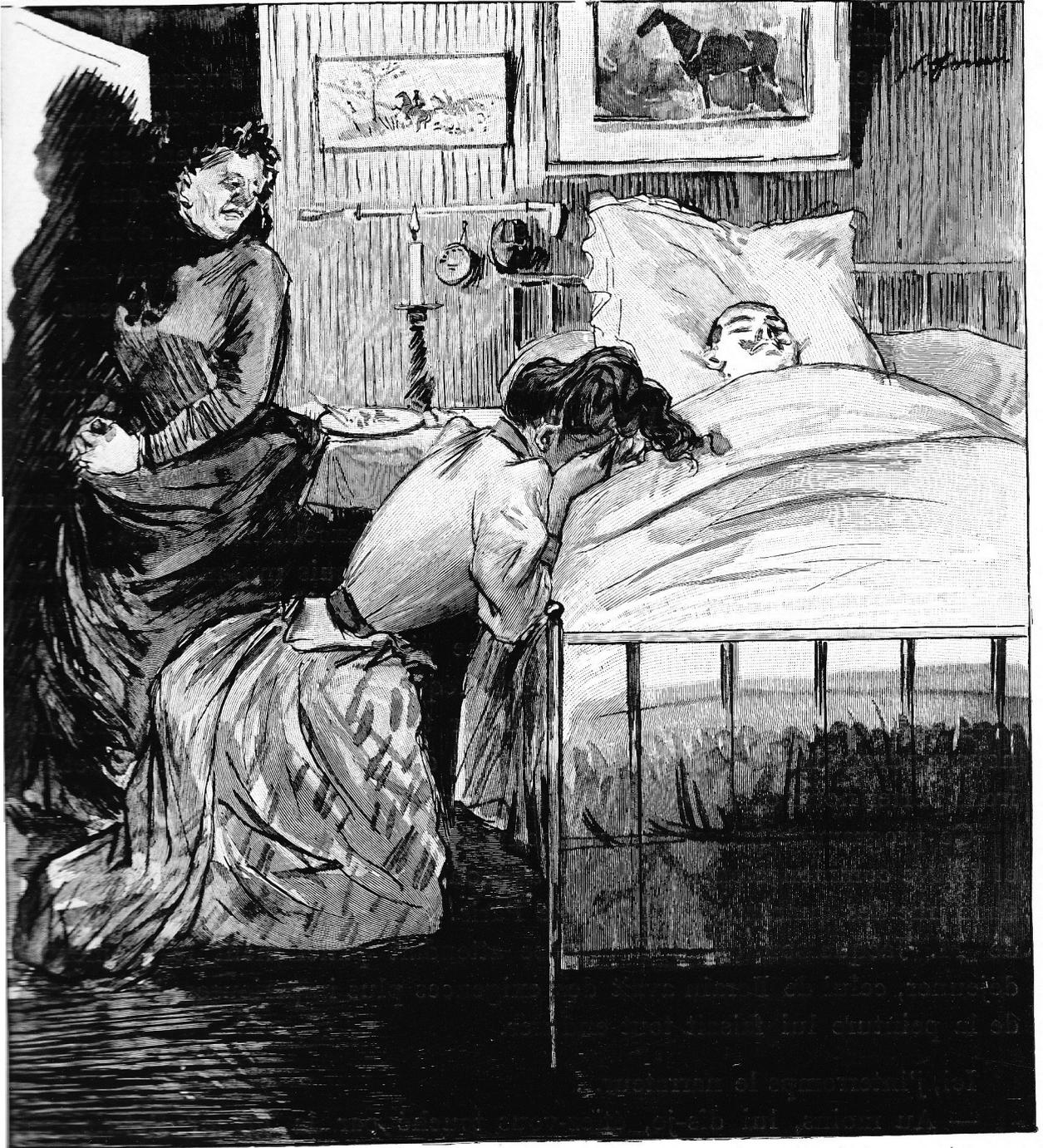
un bourgeois, un employé. Mais ce projet enchantait médiocrement Jean-Louis. Il n'avait qu'une joie, qui était de se rendre au musée du Louvre et d'y copier surnoisement, sur des carnets qu'il dissimulait à la surveillance des gardiens, les tableaux des maîtres.

Un vieux monsieur qui se trouvait là, un jour, surprit son manège; il sortit



(Gourrier Français.)

— ... FAUT ATTENDRE ENCORE UN AN, MON GÉNÉRAL.



LA MORT DU SPORTSMAN — ... Toi, tu ne rentreras plus tous les matins à cinq heures!

dans la rue avec cet adolescent si appliqué et, comme il pleuvait, il l'abrita sous son parapluie; puis, entre eux, la conversation s'engagea. Jean-Louis Forain exposa à l'honorable vieillard son ambition et ne lui cacha pas qu'elle était contrariée par sa famille :

— Puisque ta vocation est sérieuse, je veux la favoriser. Viens chez moi chaque matin et je t'enseignerai les principes de mon art.

L'excellent homme se nommait Jacquesson de la Chevreuse; il brossait des scènes d'histoire dans le goût de Paul Delaroche, avec un peu moins d'audace et de virtuosité, et demeurait dans un modeste appartement sis au cinquième étage d'une maison vermoulue de la rue Cassette. Jean-Louis Forain s'y présenta, le lendemain, à l'aube, selon les instructions qu'il avait reçues. M. Jacquesson de la Chevreuse ne lui laissa pas le loisir d'enlever son chapeau :

— Avant de travailler, il faut prier Dieu. Allons écouter la messe à la paroisse voisine.

Tous deux se rendirent à Saint-Germain-des-Prés. M. de la Chevreuse se mit en oraison. Le jeune Forain essaya de lui cacher l'étonnement que lui communiquaient ces pratiques, auxquelles son enfance hasardeuse n'était point accoutumée. Puis ils réintégrèrent le grenier de la rue Cassette. Et, chemin faisant, le disciple reçut de son nouveau maître d'excellents conseils :

— Mon petit ami, tu deviendras, comme je le suis moi-même, un artiste, mais à une condition : c'est que tu gardes en ton cœur ce trésor qu'on appelle la foi. Cette plante est fragile et se fane aisément. Protège-la contre tout honteux contact. Fuis les dangereuses fréquentations, qui sont l'écueil de ton jeune âge. Au reste, pour appeler sur toi la bénédiction divine, nous nous rendrons tous les jours, avant la leçon, dans une église de Paris, et nous irons porter notre offrande à l'adoration perpétuelle.

Ce programme fut scrupuleusement exécuté. A six heures, le professeur et l'élève commençaient leur saint vagabondage et se rendaient pédestrement dans une des quarante basiliques de Paris. Ils avaient l'estomac vide; celui de M. Jacquesson de la Chevreuse attendait patiemment le moment du déjeuner, celui de Forain avait des exigences plus impérieuses. Mais l'amour de la peinture lui faisait tout endurer.

Ici, j'interromps le narrateur...

— Au moins, lui dis-je, étiez-vous touché par la grâce? Retiriez-vous quelque satisfaction de ces exercices qui assuraient votre salut? Qu'éprouviez-vous durant ces pèlerinages?

M. Forain reste un instant songeur...

— Je pensais... que nous ne prenions pas assez d'omnibus!

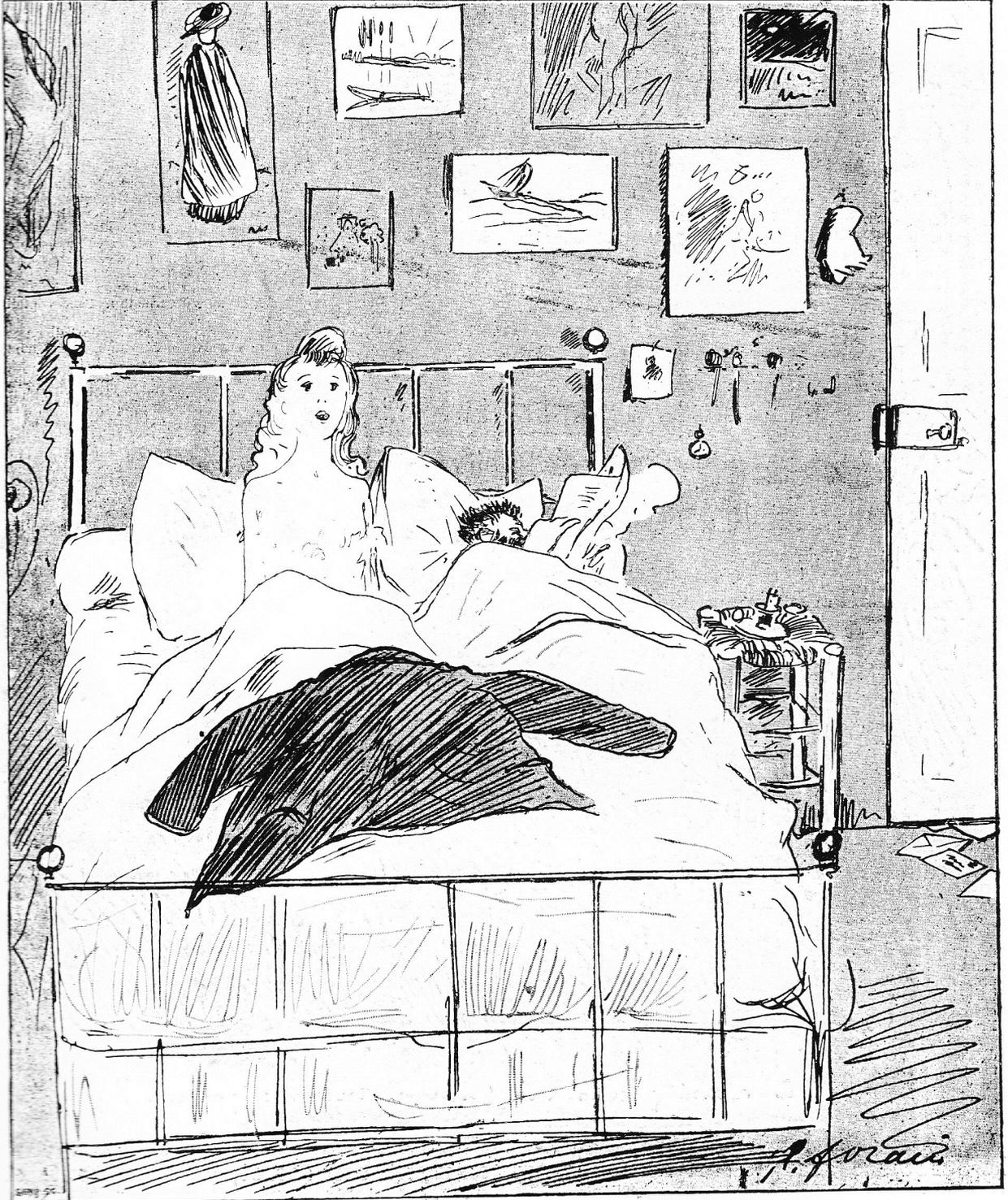
Les appréhensions de M. Jacquesson de la Chevreuse n'étaient que trop fondées. Jean-Louis fut détourné de la bonne voie. Des rapins du quartier de



Où achetez-vous vos papiers monseigneur ?

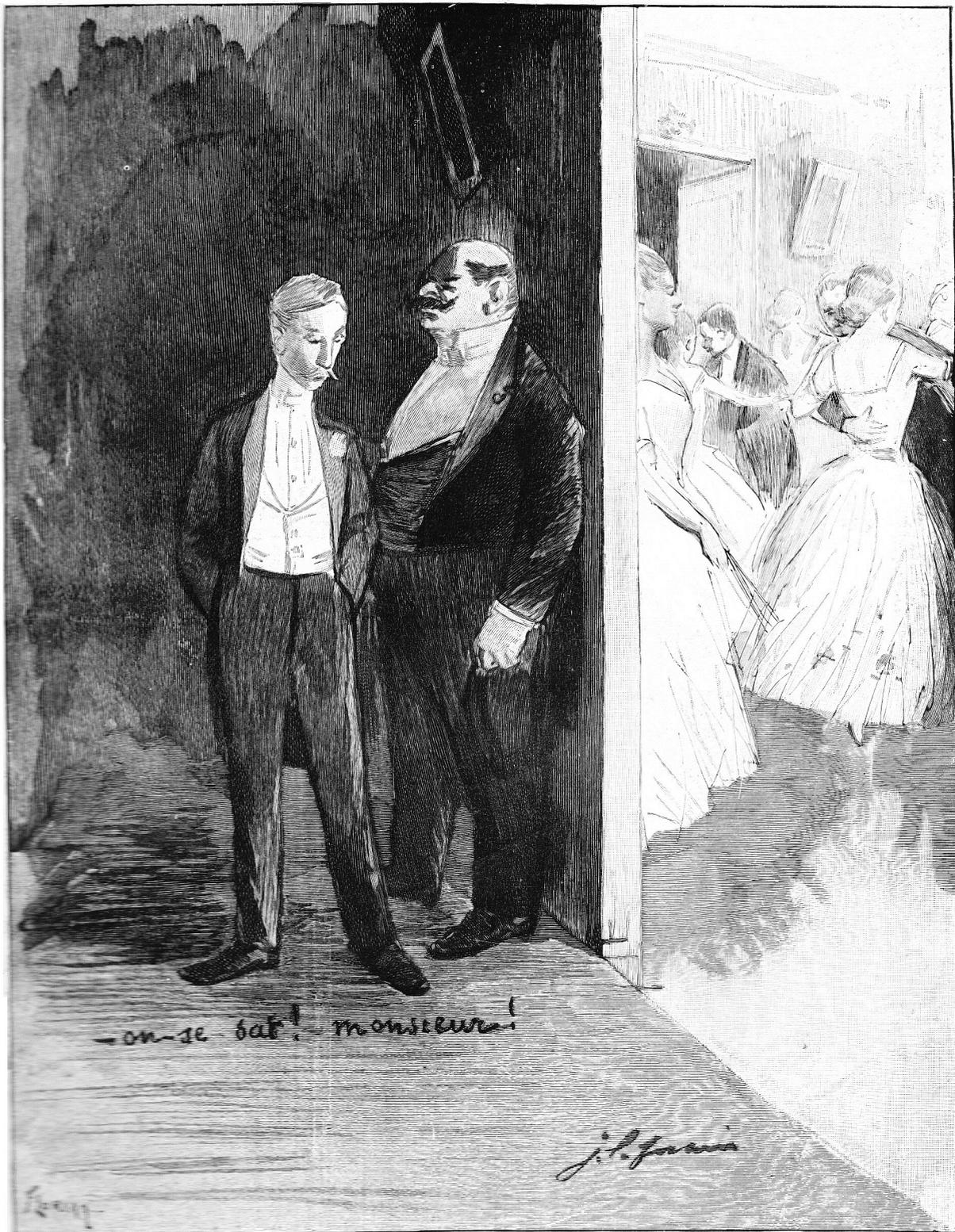
la Sorbonne auxquels il confia imprudemment son secret, en abusèrent, et ils traitèrent la personne et les ouvrages de l'estimable émule de Paul Delaroché avec une impertinence qui affligea profondément son disciple, mais ne laissa pas de l'ébranler.

Pour achever de le corrompre, ils l'entraînèrent en des endroits impurs. M. Jacquesson de la Chevreuse eut vent de ces inconcevables dissipations ; et,



— ... Comment, t'es peintre!!!

persévérant dans son rôle de Mentor, il accabla le coupable Télémaque de justes remontrances et lui prédit les pires catastrophes s'il ne revenait pas à la vertu. Télémaque baissa le front et protesta de son repentir, mais, la



semaine suivante, il manqua trois adorations perpétuelles. M. de la Chevreuse renonça à le sauver. Jean-Louis Forain, privé de son protecteur, se tourna vers l'École des Beaux-Arts. Il la traversa en courant; l'éducation qu'on y donnait ne s'adaptait pas à son humeur capricieuse; il ne s'intéressait qu'aux formes fugitives de la vie, le modèle posé lui inspirait de l'ennui. Il tâtonnait, battait de l'aile à tous les vents, ne sachant dans quelle direction s'envoler. Par un après-midi d'orage, en 1869 (la pluie a toujours eu une grosse influence sur sa destinée), Forain était entré dans la salle des estampes de la Bibliothèque nationale; les portes allaient en être closes, l'heure où l'on délivre les bulletins était passée. Il feuilleta machinalement des estampes de Goya qui traînaient sur une table. Les premières planches le captivèrent, et, à mesure qu'il les contemplait, une étrange lumière illuminait son esprit; ces dessins violents, excessifs, mais d'une expression si merveilleusement passionnée, l'emplirent d'enthousiasme. Il réfléchit à part lui : « — Voilà ce que je veux faire. » Il dépensa son dernier sou à s'acheter un album de poche. Et ce fut une rage. Tout lui était bon : la rue et ceux qui y passent, marchands, rentiers, trottins, jeunes filles du monde, larbins et potaches; les scènes les plus banales lui fournissaient des sujets d'étude...

M. Forain a ouvert les tiroirs d'un bahut de forte taille qui garnit un des angles de l'atelier; d'innombrables cahiers à couverture de toile y sont empilés.

— Voilà tous mes péchés de jeunesse.

... Cependant la guerre était venue. Cette époque et la période qui suivit furent pour l'artiste abondantes en misères. Ce sont celles qui guettent les débutants à qui leurs parents n'ont pas donné d'abord cinquante mille livres de rentes. Il vécut en moineau franc, couchant à la belle étoile, picorant de ci, de là, une miette, offrant à son gargotier, pour le dédommager de ses débours, des chefs-d'œuvre qui étaient dédaigneusement refusés. Cependant il lui arrivait de menues bonnes fortunes. Un camarade avait fait inscrire son nom sur le registre des Bouffes-Parisiens. Forain ne dînait pas, mais il allait au spectacle. Et son esprit, à défaut de son corps, se nourrissait... Ce théâtre avait alors pour étoile une gracieuse « divette » dont le mari gérait les revenus en bon administrateur. Tandis qu'elle chantait sur la scène, il s'installait au café voisin et entamait avec le patron de cet établissement un piquet monstre qui ne se terminait qu'à minuit passé. Il attendait que sa femme vînt le prendre et ils regagnaient le nid conjugal. Un soir elle accourt toute joyeuse. Elle tire d'un écrin un superbe bracelet qu'elle tend à son mari :



Forain

J.-L. Forain

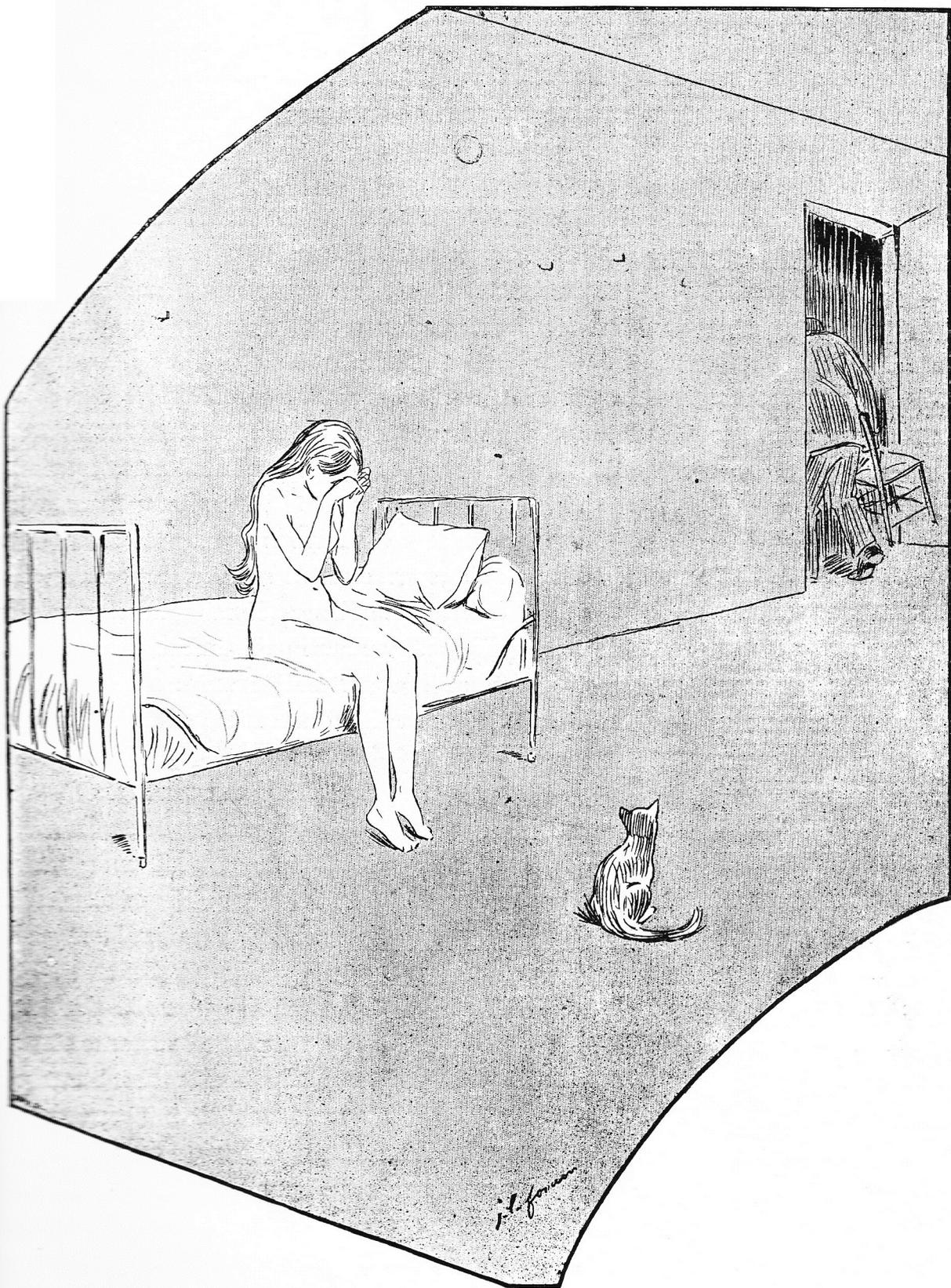
N'insiste pas, le père est ruiné!

— Tiens, dit-elle, c'est un cadeau que je viens de recevoir!

Il saisit le bijou, le soupèse, le glisse dans son gousset et reprenant la partie interrompue :

— J'ai une tierce à la dame, déclare-t-il avec le plus beau sang-froid. Je compte trois et je joue quatre.

J.-L. Forain était assis à la table d'à côté. Il entendit le mot, il vit le geste. Et il éprouva une grande émotion. La vilénie, la laideur morale, la tranquille inconscience de la bête humaine lui apparaissaient soudain. Son génie propre



PROJET D'ÉVENTAIL POUR LA DAME D'UN HUISSIER.

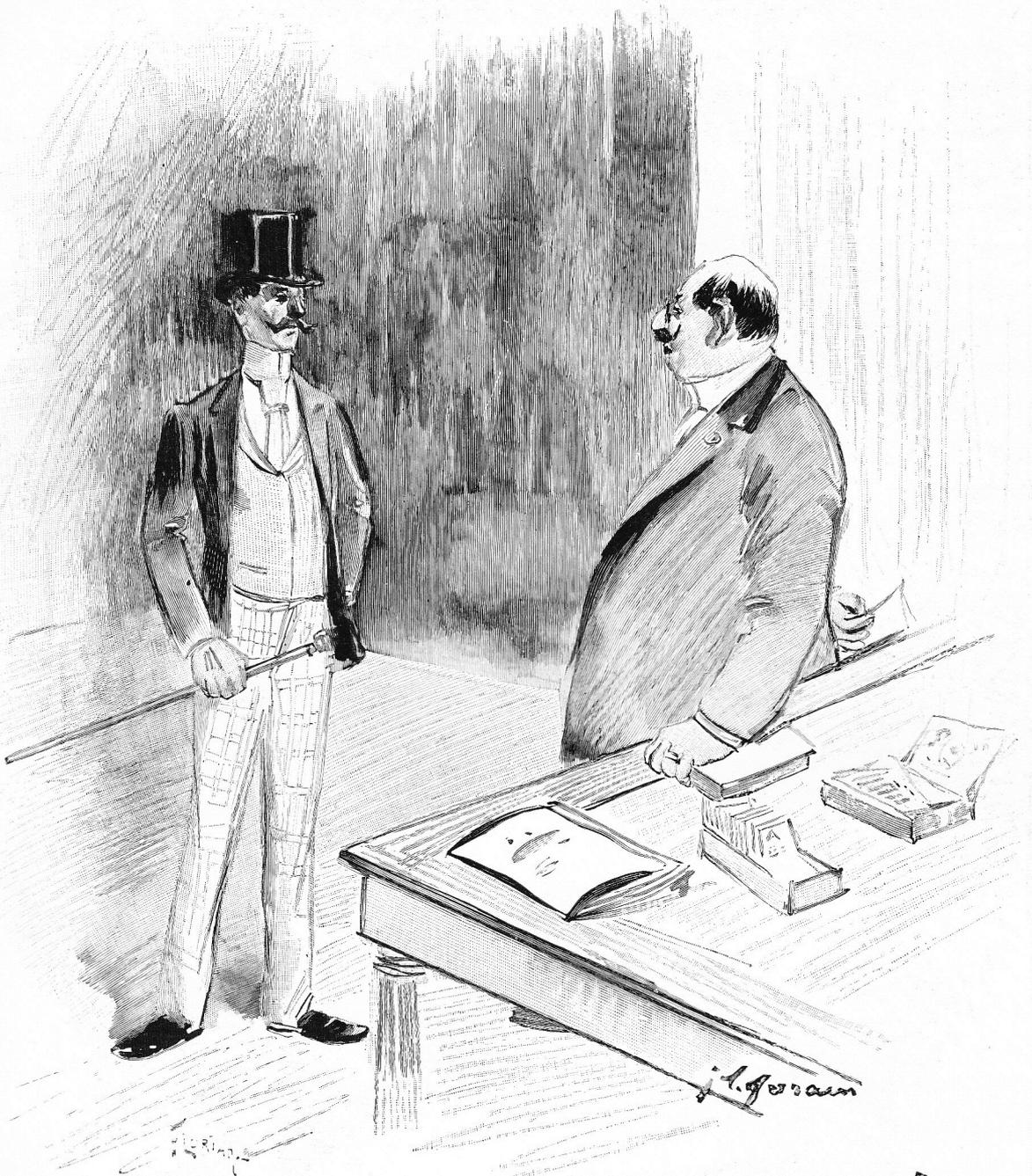


(*Courrier-Français.*)

L'Inconnu.

venait de lui être révélé. Un mois plus tard, il publiait son premier croquis au *Courrier Français*. Au bout d'un an, il était célèbre...

Parmi les confidences que je désire arracher à M. Forain, il en est une qui



... Qui nous prête à 80% — et nous rendons service !

intéresse particulièrement le public, car elle doit éclaircir un mystère dont il est intrigué. Il se demande quel lien existe entre les dessins de M. Forain et ses légendes, s'ils naissent ensemble dans son cerveau ou s'ils y surgissent séparément. Est-ce la légende qui suggère le dessin ? Est-ce le dessin qui appelle la



Forayn

(Gourrier-Français.)

— SI JE N'AVAIS PAS MAL TOURNÉ, J'EN VENDRAIS ENCORE!!!

légende? Je lui fais part des doutes où je suis moi-même à cet égard. Et il consent à les dissiper, il me dévoile ses secrets de fabrication.

— Je pars toujours d'une idée générale, mais la forme en est encore vague à l'instant où je taille mon crayon; elle ne se précise qu'à la suite d'assez longs tâtonnements. Il est rare que mon dessin sorte d'un seul jet, poussé par une improvisation hâtive; le plus souvent il a besoin de mûrir. Je commence par imaginer mes personnages, je fixe leur

allure, leur expression; puis je les groupe. Et ce n'est que quand ils sont là, devant moi, que je cherche ce qu'ils ont à dire. Je les interroge, ils me répondent... Et voilà!

Pour rendre plus sensible cette explication, M. Forain m'a montré les essais qui ont préparé l'élaboration d'un de ses récents dessins et qui en constituent la genèse. Ce sont vingt ou trente feuilles de bristol, sur lesquelles il a jeté des indications rapides : un officier français (le commandant Marchand), une demi-douzaine de pal-

liers (Fachoda), un fils d'Albion aux dents acérées (le sirdar Kitchener, ou plus exactement un spécimen caractéristique de la race anglaise, destiné à symboliser ses appétits colonisateurs). Il a longtemps hésité avant d'arrêter ce dernier type; il en a fait d'abord le John Bull classique des caricatures de Vernet, culotte, bottes molles, perruque à catogan, puis il l'a modernisé, et l'a revêtu de l'uniforme de l'armée d'Égypte.

Chacune de ses compositions est ainsi





précédée d'une série d'ébauches qu'il conserve à titre d'indications ou de souvenirs. Il en possède plusieurs milliers, qui dorment dans des cartons aux ventres gonflés. Il m'a permis de les feuilleter. Nous les avons remuées de compagnie. Et tandis que les doigts nerveux et un peu fébriles de l'artiste me les mettent sous les yeux, je salue au passage des têtes grotesques, ou touchantes, ou terribles, qui sont pour moi de vieilles connaissances; la fille galante et sa mère à tout faire, l'une insolente et l'autre soumise, le décavé étique au crâne luisant, et le glorieux fêtard, que son cou en bourrelet et ses joues coupe-



rosées menacent d'une prompt apoplexie. Puis des silhouettes populaires, le pioupiou au pas allègre; le miséreux au regard de chien battu; la petite ouvrière, mince et frêle, trop vite émancipée; son conquérant, quinquagénaire rassis et ami de l'ordre. Enfin, Marianne, une Marianne au nez fripon, au bonnet planté sur l'oreille, et qui descend en droite ligne du Moulin de la Galette. Je ravis au maître ironiste quelques-uns de ses crayons pour les

offrir au public. Son procédé y transperce, on le saisit sur le fait... Le dessin de M. Forain est éminemment synthétique; s'il ne copie pas servilement la nature, il la résume, il en donne, si l'on peut dire, l'essence; il dégage ce qu'il y a de permanent sous la forme transitoire, il montre le drame sous la comédie et, par là, il se rattache à la lignée de Rabelais, de Molière... Les sensations qu'il a éprouvées depuis qu'il est mêlé à la Société parisienne se sont lentement affinées et elles ont puisé de la force dans cette cristallisation. Il a eu l'avantage de traverser les milieux les



plus divers, il a soupé à la Maison d'Or avec le Vieux Carafon, et il a mangé dans les crémeries avec les brunisseuses du faubourg Antoine...

— En somme, lui ai-je dit, où croyez-vous que la corruption soit plus profonde, chez ceux qui n'ont pas assez d'argent ou chez ceux qui en ont trop?

Il m'a répondu (et que ne puis-je rendre son accent!) :

— La corruption, ça n'existe pas! En haut, c'est la névrose. En bas, c'est la faim.

Je me lève dans l'intention de prendre congé de mon hôte qui m'accompagne jusqu'au seuil de sa demeure. Mais, à chaque pas, nous nous arrêtons et nous continuons de deviser. Il me semble que je n'ai pas tout dit et qu'il me reste encore à apprendre. Une observation me monte aux lèvres, que je n'ose formuler... Et pourtant je m'y décide :



— Jadis, vous étiez quasi révolutionnaire. Vous frappiez à revers de bras sur la classe dirigeante et souteniez contre elle la cause de son éternel ennemi, le prolétaire. Vos œuvres exhalaienr comme un parfum anarchiste. N'êtes-vous plus dans les mêmes dispositions?

Il dirige sur moi son regard plein de pensées :

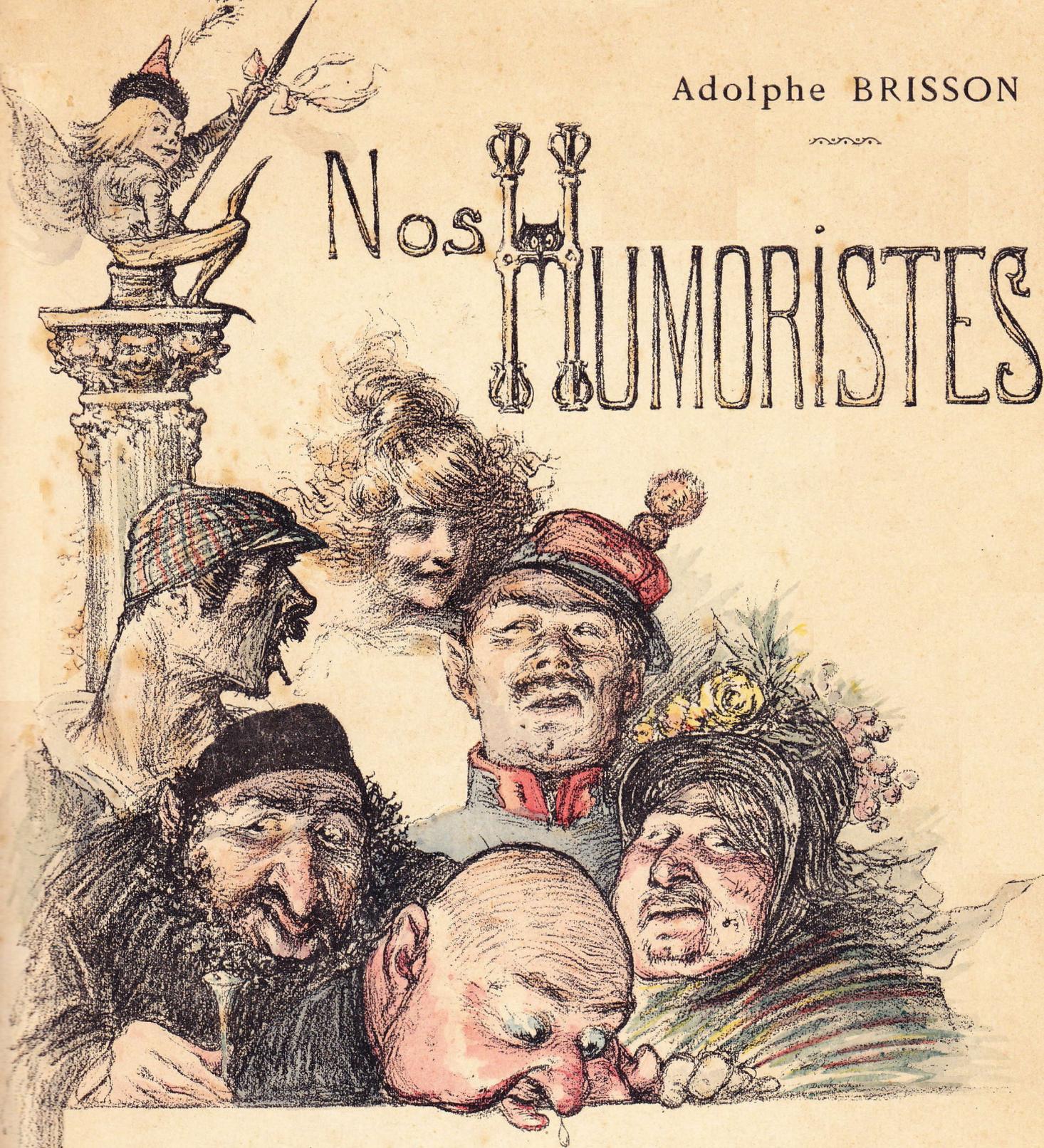
— L'expérience m'a démontré les périls de l'anarchie...

... Assurément Jean-Louis Forain aime les pauvres diables, mais non plus tout à fait comme il les aimait lorsqu'il se contondait avec eux. Il ne dort plus sous les ponts. Il jouit des biens que lui ont acquis son labeur et son talent admirables. Son cœur ne s'est pas endurci, mais il a changé de point de vue...



Adolphe BRISSON

Nos HUMORISTES



CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL
LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN
WILLETTE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS

Adolphe BRISSON



Nos Humoristes

CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL

LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN

WILLETTE



SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS